

BAYARD

A MÉZIÈRES,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES

DE MM. EMMANUEL DUPATY ET CHAZET,

MUSIQUE

DE MM. CHÉRUBINI, BOYELDIEU, NICOLO
ET CATEL,

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre impérial de l'Opéra-Comique, le
Samedi 12 Février 1814.*

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 c.  
~~~~~

A PARIS,

Chez M^{me}. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de
Théâtre et de Musique, rue des Boucheries-Saint-
Honoré, n^o. 9.

1814.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BAYARD.

D'HANNEBAUT.

MONTMORENCY.

MONMOREAU.

**RÉCULIN DE PONT-A-
MOUSSON.**

LE PAGE DE BAYARD.

**M^{me}. LA COMTESSE DE
SANCERRE.**

**M^{me}. LA COMTESSE DE
TAVANNES.**

**FANCHETTE, petite paysanne,
suyvante de M^{me}. de Sancerre.**

PHILIPPE, petit paysan.

Chevaliers.

Soldats.

Habitans de Mézières.

M. Gavaudan.

M. Paul.

M. Ponchard.

M. Chenard.

M. Martin.

M^{lle}. Regnault.

M^{me}. Duret.

M^{me}. Belmont.

M^{me}. Gavaudan.

M^{me}. Boulanger.



BAYARD A MÉZIÈRES.

Le Théâtre représente une Place de la ville de Mézières. Une maison de côté, et des remparts dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE (*seule, sortant de la maison*).

Ouf! c'est, je crois, un coup de canon qui m'a réveillée! Tout est cependant tranquille sur les remparts. Eh bien! elle n'est pas encore prise cette ville de Mézières! Qu'est-ce qu'ils disions donc tous ces trembleux. Et ce Monsieur le Maréchal de Chatillon lui-même qui prétendait que les murailles tombaient de partout, que la place n'aurait pas s' défendre quatre jours, et v'là pourtant plus d'un grand mois que Monsieur Bayard leur prouve joliment le contraire. Oh! bien oui, prendre Mézières!...

COUPLETS.

On prend fort bien les places qui se rendent,
On bat les gens qui craignent les combats;
Mais une place où des héros commandent;
Mais un rempart que des français défendent...

Pst!...

Ça n'se prend pas! (*bis*).

C'est sans comparaison comme une fille!

On prend les fill's qui n'ont pas résistance,
On fait tomber cell's qui cherch' les faux pas!
Mais pour s'telle-là qui sage sans jactance,
Contr' l'assiégeant s' défend en conscience!...

Pst!...

Ça n'se prend pas! (*bis*).

Et c'est c' que j'ai bien su prouver à ce joli vilain petit page de Monsieur Bayard, qui s'bat déjà

comme un diable, qui parle d'amour comme un ange... Si bien que quelquefois ça me! vrai, ça me... Ciel!

S C È N E I I.

FANCHETTE, LE PAGE.

LE PAGE (*sortant de la maison*).

Vous ne le croyiez pas si près le joli vilain petit page.

FANCHETTE.

Oh! mon Dieu, comme vous m'avez fait peur!

LE PAGE.

Enfin je vous trouve, Mademoiselle Fanchette. J'ai courru toute la maison, frappé à toutes les portes. Pourquoi êtes-vous donc sortie de si grand matin?

FANCHETTE.

J'voulions savoir s'il n'y avait rien de nouveau. Dans une ville assiégée on a toujours quelques petites inquiétudes...

LE PAGE.

Des inquiétudes! Est-ce que vous n'avez plus le chevalier Bayard?

FANCHETTE.

Oh! je sais bien....

LE PAGE.

Est-ce que Monsieur Bayard à lui seul ne vaut pas une garnison?

FANCHETTE.

C'est juste.

LE PAGE.

Est-ce que vous n'avez pas la compagnie d'or-

donnance du duc de Lorraine ; celle du sir d'Orval, gouverneur de la Champagne ; cette bande d'aventuriers de toutes nations, commandés par le fameux Monmoreau ; votre joli vilain petit page, qui, j'ose le dire, commence à tenir sa place sur une brèche tout aussi bien qu'auprès d'une jolie fille, et les deux amoureux de votre jeune maîtresse, le chevalier d'Hannebaut, le comte de Montmorency, deux braves dont les ennemis et les dames ne cessent de parler tous les jours ? Voilà de quoi défendre toutes les places du monde et en prendre mille autres avec !

F A N C H E T T E.

Aussi je suis bien tranquille. Si l'on avait pourtant voulu croire M. Reculin de Pont-à-Mousson, ce poltron qui s'est réfugié dans Mézières, il y a longtemps que la ville se serait rendue.

L E P A G E.

Je le crois bien, au moindre petit coup d'arquebuse, il crie pour qu'on ouvre les portes.

F A N C H E T T E.

Il dit que si l'on résiste, tout est perdu.

L E P A G E.

Il assure que nos ennemis sont nos amis.

F A N C H E T T E.

Qu'ils ne viennent que pour nous rendre heureux.

L E P A G E.

Qu'ils ne prennent rien nulle part, qu'ils ne font aucun mal.

F A N C H E T T E.

S'il était demoiselle, ce Monsieur, il ne serait pas si rassuré ; Madame la Comtesse a toujours bien fait, à l'approche de ces amis là, de quitter son

château de Sancerre, pour se retirer dans la ville,
chez sa cousine Madame de Tavannes.

L E P A G E.

Certainement elle a bien fait. C'est là que loge
le chevalier Bayard et que je loge aussi parcon-
séquent... Ce qui fait...

F A N C H E T T E.

Pourquoi n'êtes vous pas en ce moment avec le
chevalier ?

L E P A G E.

Mademoiselle, il y a temps pour tout.

F A N C H E T T E.

Vous apprenez bien votre métier.

L E P A G E.

Monsieur Bayard nous a prouvé qu'on pouvait
faire deux choses à la fois :

F A N C H E T T E.

Comment cela ?

L E P A G E.

Je vais vous le dire.

A I R.

Oui, je saurai combattre et plaire,
Et dans ces murs la nuit, le jour,
Près de Bayard, j'apprends la guerre,
Auprès de vous, j'apprends l'amour !

Le jour je m'élançe,
Je cours aux remparts,
A grands coups de lance,
Frappant de toutes parts !

La nuit, fait-on sentinelle,
On s'endort autour des feux,
Moi, qui ne songe qu'à ma belle,
Lestement j'accours vers ces lieux,
Je chante en troubadour fidèle !

Mais qu'entends-je?... C'est le tambour!
 Qui vive? alerte! chacun court,
 C'est l'ennemi! tout est en arme!
 Marchons, frappons! on ne voit rien!
 Ce n'était qu'une fausse alarme,
 On se rendort, près de vous je revien!
 Ainsi donc, vous le voyez bien!...

Oui je saurai combattre et plaire, etc. etc.

F A N C H E T T E.

C'est fort bien!... Mais je vous prie de ne plus me parler d'amour... Voilà plus de douze déclarations que je refuse depuis le commencement du siège.. Je vous prévien que mon cœur est pris..

L E P A G E.

Et par qui donc?

F A N C H E T T E.

Oh! moi, je le dis tout franchement. Je ne cache pas ça, commé Madame, qui ne veut pas encore se décider; j'aime le fils du fermier de sa terre, à six lieues d'ici. Ce pauvre Philippe!... Mais partez bien vite et rejoignez Monsieur Bayard, car je vois les deux inséparables chevaliers; ils ne quittent jamais la brèche que pour venir soupirer, l'un tendrement et l'autre gaîment, sous les fenêtres de Madame de Sancerre. Ils s'aiment tant qu'ils cherchent toujours les mêmes dangers, la même gloire, qu'ils aiment la même maîtresse. Ils font la guerre et l'amour bras dessus, bras dessous, pour ainsi dire.

L E P A G E.

Et leur passion pour la même femme ne les brouille pas?

F A N C H E T T E.

Au contraire. Ils ne font qu'un, même dans leur amour, on jurerait qu'ils doivent l'épouser ensemble.

Eh bien moi c'est singulier, je n'ai jamais vu votre Philippe et de savoir seulement qu'il vous aime, ça m'a brouillé tout de suite avec lui. Voilà ces Messieurs. Je vole à mon poste; quitter Fanchette pour Bayard, c'est courir de l'amour à l'honneur, adieu Fanchette. (*il l'embrasse et s'enfuit.*)

S C È N E I I I.

FANCHETTE (*seule*).

Mais voyez donc ce page!..... Un page, c'est pourtant plus gentil qu'un fermier; mais ça n'y fait rien, j'aime Philippe, j'aime Philippe, (*elle soupire.*) J'aime Philippe! Paix, je vois nos deux amoureux.

S C E N E I V.

FANCHETTE, D'HANNEBAUT,
MONTMORENCY (*bras dessus, bras
dessous.*)

T R I O.

D'HANNEBAUT, MONTMORENCY.

ENSEMBLE.	{	Rivaux d'Amour, rivaux de Gloire, Ne cessons jamais d'être amis. Même en disputant la victoire, Jusqu'aux trépas soyons unis !
		FANCHETTE (<i>à part.</i>) Rivaux d'amour, rivaux de gloire, Ils n'ont point cessé d'être amis. Même en disputant la victoire, Jusqu'aux trépas ils sont unis !

D' H A N N E B A U T.

Ah ! te voilà , jenne Fanchette !

M O N T M O R E N C Y.

Toujours vive, toujours coquette !

F A N C H E T T E.

Salut, aimable chevalier !

D' H A N N E B A U T.

Tous deux, nous aimons ta maîtresse !

M O N T M O R E N C Y.

Quel est celui qui l'intéresse !

E N S E M B L E.

Parle sans te faire prier !

F A N C H E T T E.

Je crains, Messieurs, d'être indiscrete,
Quoique fille, je suis muette !

M O N T M O R E N C Y, D' H A N N E B A U T.

Parle, sans te faire prier !

M O N T M O R E N C Y.

De d'Hannebaut que te dit-elle,
En causant le soir avec toi ?

F A N C H E T T E.

Qu'il est l'appui le plus fidèle,
De son pays et de son roi !

M O N T M O R E N C Y.

Mon ami, je tremble pour moi !

D' H A N N E B A U T.

Attends, que je parle de toi !
De Montmorency, que dit-elle,
Quand elle ose t'ouvrir son cœur ?

F A N C H E T T E.

Qu'il donne une splendeur nouvelle,
A ce nom si cher à l'honneur !

D' H A N N E B A U T.

Mon ami, pour moi, j'ai bien peur !

E N S E M B L E.

Rien ne trahit encor son cœur,
Mais quelque soit l'heureux vainqueur !

Rivaux d'amour, rivaux de gloire ! etc., etc.

D' H A N N E B A U T.

La maligne Fanchette n'a pas d'autres détails à nous donner ?

F A N C H E T T E.

Oh ! mon dieu, non, Messieurs ; cependant je crois que vous saurez bientôt vot' sort, car depuis plusieurs jours elle s'occupe à broder une belle écharpe qu'elle destine sûrement à celui qu'elle préfère.

M O N T M O R E N C Y.

Elle te l'a dit ?

F A N C H E T T E.

Non.... Mais, nous autres au village, quand j'avons un ruban à donner, c'est toujours sur le cœur de celui que j'aimons qu'il va s'attacher. Je ne puis plus rien vous dire.... Madame a besoin de moi, peut-être, et je vais rentrer.

D' H A N N E B A U T.

Parle-lui toujours de nous.

F A N C H E T T E (*à Montmorency*).

Que lui dirai-je de vot' part, Monsieur ?

M O N T M O R E N C Y.

Que les deux chevaliers meurent d'amour pour elle.

F A N C H E T T E (*à d'Hannebaut*).

Et de la vôtre, Monsieur ?

D' H A N N E B A U T.

Que les deux chevaliers ne vivent que pour l'aimer.

F A N C H E T T E.

Je n'y manquerai pas. C'est pourtant drôle qu'on aime en commun comme ça, quand la femme ne doit être qu'à un seul. (*Elle rentre.*)

S C È N E V.

MONTMORENCY, D'HANNEBAUT.

D' H A N N E B A U T.

Hé bien! mon ami, d'après ce que dit Fanchette, notre arrêt va bientôt se prononcer.

M O N T M O R E N C Y.

Je l'attends avec crainte.

D' H A N N E B A U T.

Et moi, avec impatience.

M O N T M O R E N C Y.

Tu as donc de l'espoir?

D' H A N N E B A U T.

Pas plus que toi.

M O N T M O R E N C Y.

Ne songeons plus qu'à la forcer adroitement à se prononcer : conjurons Bayard de nous aider ; il connaît les femmes aussi bien que l'ennemi, et l'amant pour lequel parle Bayard doit être aussi sûr du succès que le Roi pour lequel il combat.

D' H A N N E B A U T.

Nous lui parlerons..... Mais voici le brave Monmoreau, le capitaine de ces Lansquenets de toutes nations, qui sont à la solde de François I^{er}. ; je n'aime pas à rencontrer parmi nous ce ramas d'étrangers.... Tu verras que, dans le péril, ils nous joueront quelque mauvais tour.

SCÈNE VI.

MONMOREAU, MONTMORENCY, D'HANNEBAUT, *Chevaliers, ensuite* BAYARD.

MONMOREAU (*avec le chœur*).

Unissons-nous au serment de Bayard....

L'entendez-vous ? de toute part

Il retentit sur ce rempart :

Sachons mourir pour la Patrie,

Pour Dieu, l'Honneur et notre Roi !

(*On entend le même serment se répéter de tous côtés sur le rempart.*)

Quand il faut repousser une horde ennemie,

Il n'est point de Français qui ne dise avec toi :

Sachons mourir, etc.

BAYARD (*entrant*).

Bien, Messieurs!... Avant peu l'ennemi sera plus las de l'attaque que nous de la défense. Je ne puis vous prier de doubler de zèle ; continuez.... Latrimouille, Crussol, d'Entraigues, et vous d'Emmery, observez les mouvemens de Sikingen et ceux de Nassaw!... Réparez les brèches, et que, partout où les remparts manqueront, l'ennemi trouve aussitôt des lances et du fer!..... allez!... (*Les officiers sortent.*)

SCÈNE VII.

BAYARD, MONMOREAU, D'HANNEBAUT, MONTMORENCY.

BAYARD.

Vous, Monmoreau, je vous confie la défense des remparts que baigne la Meuse du côté du nord..

MONMOREAU (*brusquement*).

Ils sont en bonnes mains.

B A Y A R D.

Veillez sur l'ennemi....

M O N M O R E A U.

Je réponds de tout.

B A Y A R D.

Et même sur vos Lansquenets ; on dit qu'ils se sont permis des murmures....

M O N M O R E A U.

Je les ai étouffés.

B A Y A R D.

Qu'ils se plaignent de la disette des vivres....

M O N M O R E A U.

Ils ne sont pas plus malades que moi.

B A Y A R D.

Des fatigues du siège....

M O N M O R E A U.

Ils se reposeront à la paix.

B A Y A R D.

Des périls qu'ils courent....

M O N M O R E A U.

On est fait pour ça.

B A Y A R D.

Le poste que je leur ai confié n'est pas dangereux....

M O N M O R E A U.

Tant pis !

B A Y A R D.

S'il l'eut été, je l'aurais gardé pour moi ; dites-leur....

M O N M O R E A U.

Qui est-ce qui ne vous connaît pas ?

B A Y A R D

B A Y A R D.

J'espère que si l'ennemi tente l'assaut, vos étrangers tiendront ferme. . . .

M O N M O R E A U.

Puisqu'ils servent sous votre bannière, il faut qu'ils soient Français.

B A Y A R D.

Je compte sur eux. . . à cause de vous.

M O N M O R E A U.

Soyez tranquille! Ils ne reculeraient devant une lance que pour trouver mon épée; ainsi autant vaut qu'ils avancent. Ils sont sur la brèche, je les rejoins. Adieu Chevalier. (*Monmoreau sort.*)

S C È N E V I I I.

BAYARD, D'HANNEBAUT, MONTMORENCY.

B A Y A R D.

Quant à vous, Messieurs, je n'ai rien à vous ordonner : partout où le péril menace, c'est là qu'est votre poste, et je ne suis dès-lors inquiet que pour vous.

M O N T M O R E N C Y.

Quand on a toujours sous les yeux un modèle de vaillance. . . .

B A Y A R D (*vivement.*)

Il est vrai que vous ne vous quittez jamais. Je vous ai dû beaucoup jusqu'à présent. Depuis un mois, nous avons résisté glorieusement aux puissantes armées de Charles-Quint : le Roi m'a commandé de tenir jusqu'à la dernière extrémité, je tiendrai; mais, je ne vous le cache pas, l'artillerie des ennemis foudroie la brèche et domine le

corps de la place ; le nombre des assiégeans augmente....

D e H A N N E B A U T.

Notre exemple ranimera le zèle , et notre tendresse doublera notre vaillance. Il dépend de vous de décider Madame de Sancerre à faire un choix entre nous....

B A Y A R D.

J'ai remarqué votre amour : je vous approuve , Chevaliers ; après Dieu et le Roi , c'est aux Dames que doivent appartenir tous nos sentimens , tous nos hommages ; mais pour lequel de vous parlerai-je?... C'est embarrassant.

M O N T M O R E N C Y.

On dit qu'elle destine sa main au plus brave.

B A Y A R D.

Vous ne pouvez pourtant pas l'épouser tous deux.

D ' H A N N E B A U T.

Elle vient avec Madame de Tavannes.

B A Y A R D.

Allons , Chevaliers , vous voilà en présence ; rien trahit la beauté qui nous aime ; il faut qu'elle s'explique.... J'ai bien aussi quelque expérience , je vais vous seconder.

S C È N E I X.

LES MÊMES , M^{mes}. DE SANCERRE ET DE TAVANNES.

M A D. D E T A V A N N E S.

Allons , ma cousine , votre écharpe est finie ; sortons , il n'y a aucun danger.

MAD. DE SANCERRE (*apercevant les Chevaliers.*)

Aucun danger , dites-vous ?

M A D. D E T A V A N N E S (*riant*).

Ah ! je me trompe ; voilà l'ennemi.

B A Y A R D.

Vous appelez ainsi deux amans et moi ?

M A D. D E T A V A N N E S.

Non, c'est vous qui nous rassurez ; mais l'ennemi, pour une femme, c'est toujours celui qu'elle aime.

B A Y A R D (*à Madame de Sancerre.*)

Eh bien ! Madame, ne saurons-nous pas enfin quel est le vôtre ?

M A D. D E T A V A N N E S.

Voilà une belle occasion pour vous prononcer... Vous, qui aimez tant votre Roi, vous pouvez récompenser un de ses défenseurs !... Eh bien ! vous êtes interdite ?... ces Messieurs aussi ?... (*à Bayard.*) Convenez, Chevalier, que voilà des héros bien braves !

M A D. D E S A N C E R R E.

Vous riez toujours, ma cousine. Oui ! j'aime mon Roi ; j'en fais gloire, et je rends justice à l'amour que ces Messieurs ont pour lui.

B A Y A R D.

Et à celui qu'ils ont pour vous, Madame... .

M A D. D E S A N C E R R E.

Est-ce le moment d'en parler, au milieu des périls ?...

M O N T M O R E N C Y.

Madame, c'est le moyen de les faire oublier... .

D ' H A N N E B A U T.

Ou de les faire braver plus gaîment.

M A D. D E T A V A N N E S.

Pourquoi ne pas récompenser cette fraternité

d'amour? Vraiment, ma cousine, vous êtes aussi trop discrète! Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'un de ces Messieurs ne vous est pas indifférent! Mais le préféré nous est inconnu! Quand ils sont là, vos regards sont incertains, votre visage même dissimule, qu'attendez-vous pour vous expliquer?... Vous voyez devant vous les deux soupirans; un chevalier digne de votre confiance, une cousine un peu curieuse. Bayard vous répond de deux nobles rivaux; leurs titres sont les mêmes, et vous avez un avantage que n'ont pas toutes les femmes, vous êtes sûre de ne pas mal choisir.

B A Y A R D.

Parlez, ou je croirai qu'un peu de caprice ou de coquetterie...

M A D D E S A N C E R R E.

Ce mot me décide.

MONTMORENCY, D'HANNEBAUT (*à part*).

Enfin nous allons savoir...

M A D. D E S A N C E R R E.

Oui, Chevalier, oui, ma cousine, vous m'avez devinée, j'aime! Cet amour est justifié par des vertus trop rares, par un héroïsme trop brillant pour que je craigne de l'avouer, mais ce n'est ni le caprice, ni la coquetterie, Monsieur Bayard, qui m'empêchent de m'expliquer sur mon choix, c'est un motif plus noble, et vous allez en juger.

B A Y A R D.

Voyons, Madame.

M A D. D E S A N C E R R E.

A I R.

Le seul intérêt de leur gloire,
Me force à contraindre mon cœur.
Et c'est dans l'espoir du bonheur,
Qu'ils voleront à la victoire!
L'un des deux a la préférence,

Mais je dois me taire aujourd'hui ;
 Je dois, par amour pour la France,
 Cacher l'amour que j'ai pour lui.
 Oui, par cette utile contrainte,
 De l'honneur doublant le pouvoir,
 Je laisse à tous deux la crainte,
 Je laisse à tous deux l'espoir !

Le seul intérêt, etc. etc.

M A D. D E T A V A N N E S.

Eh bien ! Messieurs, voilà de nobles sentimens !
 Allons, cela dépend de vous, faites lever le siège,
 nous couronnerons alors l'un des deux, et nous
 donnerons la belle écharpe.

M O N T M O R E N C Y.

Ah ! Madame, que cette parure ne soit pas un
 vain ornement pour celui qui la recevra. Différez
 de la lui donner jusqu'au premier combat, mais
 qu'elle soit alors son talisman, son égide, qu'elle
 le rende invincible, qu'elle double sa force, son
 courage et qu'elle préserve son cœur des atteintes
 du fer ennemi.

B A Y A R D.

Madame, il a raison ; c'est l'écharpe de Madame
 de Randan, sur le cœur, que je triomphai de
 Sotomayor.

M A D. D E S A N C E R R E.

Eh bien ! venez donc la réclamer avant le
 premier combat.

S C È N E X.

LES MÊMES, M O N M O R E A U.

M O N M O R E A U.

Ah ! Malédiction, Chevalier, pendant que je
 recevais vos ordres, ces coquins de Lansquenets
 sont descendus par la brèche, ont traversé les
 gués de la Meuse et se sont jettés dans le camp

ennemi : j'ai tué les derniers qui se sauvaient, c'est tout ce que j'ai pû faire : me voilà Capitaine sans compagnie ; mais c'est égal, seul avec quelques braves qui me sont restés, je répons de conserver le poste, Messieurs de Crussol et de Navailles, s'y sont déjà rendus, et m'ont chargé de venir vous informer de ce malheur.

M O N T M O R E N C Y.

Je l'avais prévu.

M O N M O R E A U.

Heureusement, ils nous ont laissé ce que la Compagnie avait de meilleur.

B A Y A R D.

Vous, Capitaine.

M A D. D E S A N C E R R E.

Cette trahison n'expose-t-elle pas la place?

B A Y A R D.

Non, Madame, de perfides soldats n'auraient servi qu'à contrarier nos projets, jamais les Français n'ont été vaincus quand ils ont combattu seuls, et j'aime mieux que des traitres soient chez les ennemis que parmi nous.

M O N M O R E A U.

On battra tout en même temps.

S C È N E X I.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE.

Monseigneur, M. Reculin qui depuis le commencement du siège, crie que tout est perdu, et que la ville est prise, demande à vous parler?

B A Y A R D.

Je vais le rassurer, qu'il vienne.

S C È N E X I I .

L E S M Ê M E S , R E C U L I N .

R E C U L I N .

Monseigneur.

B A Y A R D .

Qui êtes vous ?

R E C U L I N .

Reculin , propriétaire à Pont-à-Mousson , de
présent réfugié dans Mézières.

B A Y A R D .

Quel objet vous amène ?

R E C U L I N .

Je viens vous proposer une manière sûre de
réparer nos malheurs, de faire cesser le danger,
de.....

B A Y A R D .

Voyons, Monsieur, votre manière.

R E C U L I N .

Voici le moyen que j'ai l'honneur de soumettre
à votre prudence, je viens de voir entrer dans la
ville un Parlementaire.

B A Y A R D .

Je le sais.

R E C U L I N .

Écoutons-le , Monseigneur , arrangeons-nous
avec lui à l'amiable , et traitons , traitons , Mon-
seigneur , traitons !....

B A Y A R D .

Il faut savoir ce qu'il nous propose.

R E C U L I N .

Il promet de faire fleurir le commerce et les
arts , de protéger les propriétés , les....

B A Y A R D .

Voilà une belle perspective , mais j'y oppose

celle des châteaux et des chaumières que je vois brûler au loin dans la campagne.

R E C U L I N.

Ce sont des contes, rien ne brûle!

B A Y A R D.

Je m'en tiens à la réponse que je lui ai faite ; la place qui m'est confiée est environnée par la Meuse, et je n'en sortirai qu'après m'être fait un pont des ennemis que j'aurai tués.

R E C U L I N.

Joli pont, voilà comme on gâte les affaires.

S C È N E X I I I.

LES MÊMES, LE PAGE.

LE PAGE (*revenant en courant*).

Monseigneur, Monseigneur, vivat ! Un petit paysan vient d'entrer par la brèche qui a servi à la fuite de ces coquins de Lansquenets, et il vous apporte une lettre du Roi !

B A Y A R D.

Du Roi, quel espoir ! Pardon, Mesdames ! Chevaliers, suivez-moi ! (*Il sort ainsi que Montmorency, d'Hannebaut, Fanchette et le Page*).

R E C U L I N.

Voilà une lettre qui va l'obstiner à se battre! . . .

M A D. D E S A N C E R R E.

Comtesse, rentrons.

M A D. D E T A V A N N E S.

Restons, restons ; si jamais la curiosité fut permise, c'est quand on nous annonce des nouvelles du Roi.

S C È N E X I V.

LES MÊMES, FANCHETTE, PHILIPPE.

F A N C H E T T E.

Madame, Madame, je m'en étais douté, c'est

Philippe, c'est lui-même, que je suis donc contente! Comment as-tu fait pour? Conte ça bien vite à ces dames.

M A D. D E T A V A N N E S.

Oui, mon ami, conte nous cela.

P H I L I P P E.

Ouf! je l'ons échappé belle; vous saurez que ce matin l'avant-garde du Roi de France est arrivée dans mon village, à six lieues d'ici...

M A D. D E S A N C E R R E.

L'avant-garde du Roi!

P H I L I P P E.

Oui, son avant-garde! Le Roi est logé lui-même dans le château de Madame.

M A D. D E T A V A N N E S.

Tant mieux, ma cousine, cela prouve que les ennemis n'y logeront pas.

P H I L I P P E.

Voilà que les officiers de Sa Majesté demandent partout un paysan de bonne volonté pour se hasarder de porter une lettre dans Mézières à M. Bayard.

M A D. D E S A N C E R R E.

Eh bien!

P H I L I P P E.

Eh bien! moi qui m'enrageais de ne pas voir Fauchette depuis un mois, et qui brûlais de servir le Roi, j'ai dit : qu'on me donne la lettre! Et tout courant j'arrive au camp des Allemands, je me présente avec un panier de fruits.

COUPLETS.

Je leu' disons, q'c'est tout mon bien,
Et que j'venons pour les leur vendre;
Mais ils se dépèch' de m' les prendre,
E' qui fait qu'il les achet' pour rien :

Je leur demande un p'tit pour boire,
 Ils m' jettent dans l'eau tout d'abord !
 Je nag' comm' vous pouvez ben croire,
 Et j' vous m' sécher à l'autre bord.

Par la route que j'ai suivie,
 Vous voyez comme dans la vie,
 L'ennemi qui s' croit l' plus malin,
 Nous fait lui mêm' fair' not' chemin !

Sur ces tours comment m'élancer,
 J'aperçois par un' brèche ouverte,
 Un gros bataillon qui déserte
 Et m'indique où je dois passer !
 Au pied du mur j' suis prompt à me rendre,
 Et j' dis, rien n' doit m'arrêter,
 Par où c' qu'un Allemand peut descendre
 Un jeun' Français peut bien monter !

Par la route que j'ai suivie etc., etc.

F A N C H E T T E.

C' pauvre garçon, c'est pourtant pour moi et
 pour le Roi qu'il a risqué ça ; aussi va je répéter
 jusqu'à ce soir, j'aime Philippe, j'aime Philippe,
 j'aime Philippe !

R E C U L I N.

J'aime Philippe! . . . Qu'est-ce que cela prouve?
 Ce n'est pourtant pas Philippe qui nous sauvera . .

S C E N E X V.

LES MÊMES, BAYARD, MONTMORENCY,
 D'HANNEBAUT, LE PAGE et Habitans.

BAYARD (*arrivant la lettre du Roi à la main.*)

Voici le gage de notre salut : ces caractères tracés
 par le Roi sont le garant de notre prochaine déli-
 vrance ! Ah ! Mesdames, ah ! Chevaliers, qui ne
 serait ému par le récit des prodiges qui se sont
 opérés depuis que nous sommes enfermés dans
 Mézières, ils ont surpassés mon espérance ; le génie
 du Roi devient la providence de son pays, il trouve

des ressources où l'on n'en voyait plus ; à sa voix, la timidité se rassure, le courage prend un nouvel essor, l'égoïsme disparaît ; le cri de guerre et de patrie retentit d'un bout du royaume à l'autre ; ces villes abandonnées, ces routes désertes se couvrent comme par enchantement de bannières éclatantes, de bataillons formidables : il n'est pas une famille, un hameau qui ne prenne part à ce mouvement sublime ; le Roi donne son âme à tout ce qui l'entourre, le caractère Français reprend sa gaieté, son énergie, son assurance ! Tout s'ébranle à la fois pour nous secourir, et nos ennemis épouvantés disparaîtront bientôt au seul bruit de la France entière sous les armes !!!

T O U S.

Vive le Roi !

B A Y A R D.

Les promesses du Roi n'ont pas été vaines ; son avant-garde approche ; secondons-le par une sortie vigoureuse ; et, pour en assurer le succès, joignons l'adresse au courage. Jeune villageois, ton audace nous a déjà rendu l'espoir ; il faut nous en donner une nouvelle preuve : sortir de Mézières, et traverser encore le camp des ennemis. . . .

P H I L I P P E.

Je prierai Monseigneur d'observer que je suis venu en partie pour voir Fanchette.

L E P A G E.

Eh bien ! est-ce que tu ne l'as pas vue, ta Fanchette ?

M A D. D E S A N C E R R E.

Refuserais-tu de servir encore le Roi ?

P H I L I P P E.

C'est qu'en traversant leur camp, j'ai eu peur de ces gens-là.

M A D. D E T A V A N N E S.

Peur ! . . . quand tu vois tous ces braves. . .

F A N C H E T T E.

Est-ce que tu ne veux plus que je dise : j'aime Philippe, j'aime Philippe!

P H I L I P P E.

Monseigneur! ordonnez, commandez....

BAYARD (*aux deux Chevaliers et à Monmoreau.*)

Chevaliers, vous êtes mes conseils ; voici le plan que je vous propose : je vais écrire au gouverneur de Metz que le Roi arrive avec des forces immenses, et doit attaquer à l'improviste le camp de Nassaw. Je dirige ce jeune paysan de manière à ce qu'il tombe entre les mains de ce général qui, se croyant perdu, se pressera de lever le siège ; la sortie que nous allons faire achevera de l'y déterminer.

M O N T M O R E N C Y.

J'approuve votre dessein.

B A Y A R D.

Madame, vous vous souviendrez de votre promesse....

M A D. D E T A V A N N E S.

Cousine, voilà le moment de donner l'écharpe.

M A D. D E S A N C E R R E.

Je tiendrai ma parole.

B A Y A R D.

Allons rassembler la garnison, relevons tous les postes, et que le Roi de France, pour sa bien-venue, soit le témoin d'une victoire.

R E C U L I N (*à part.*)

Tentons un dernier effort auprès de M. Bayard.

M O R C E A U D' E N S E M B L E.

R E C U L I N.

Je vous parle au nom de la ville,
Écoutez-moi, grand Général,
Quoique vous soyez fort habile,
Votre plan nous serait fatal,

B A Y A R D

La prudence veut qu'on se rende
Quand on n'espère aucun succès !

B A Y A R D.

Quel est donc ce mot ? *Qu'on se rende !*
Si vous voulez qu'on vous entende,
Au moins, Monsieur, parlez français !

(*Bayard sort avec les Chevaliers , Monmoreau
et le Page.*)

T O U S.

Parlez français, parlez français !

R E C U L I N (*aux Dames.*)

Sexe charmant, sexe timide,
Nous avons mêmes intérêts !
Comme moi, vous aimez la paix,
Rassemblez-vous sous mon égide.

T O U T E S L E S F E M M E S.

Quoi ! c'est vous qui nous défendrez ?

R E C U L I N.

Oui, c'est moi qui veux vous défendre !

T O U T E S L E S F E M M E S.

Quoi ! c'est vous qui nous sauverez !

R E C U L I N.

Oui ! j'ai l'orgueil de l'entreprendre,
J'ai du courage, unissons-nous !

T O U T E S L E S F E M M E S.

Et quels moyens emploierez-vous ?

R E C U L I N.

Pour terminer vos peines,
J'ai des armes certaines,
Il faut attaquer sans retard....

T O U T E S.

Quoi donc ?

R E C U L I N.

Le cœur du grand Bayard !
Prouvons-lui qu'il faut qu'il se rende,

T O U T E S.

Ne comptez pas sur le succès,
Demander que Bayard se rende !

Si vous voulez qu'on vous entende,
Monsieur, du moins, parlez français !

(*Elles rentrent. Fanchette emmène Philippe.*)

R E C U L I N (*aux habitans.*)

Vous êtes ma seule espérance,
Allons en députation,
Et parlons à la garnison
Le langage de la prudence !
Je prends votre salut sur moi,
Conservons cette ville au Roi !

T O U S.

Comment ?

R E C U L I N.

Obtenons qu'on la rende !

T O U S.

Du Roi nous sommes les sujets,
Et vous proposez qu'on se rende,
Si vous voulez qu'on vous entende,
Du moins, Monsieur, parlez français !
Songez que nous sommes Français !

(*Les habitans s'en vont.*)

R E C U L I N (*seul.*)

Ingrats, vous fuyez mes bienfaits !
Cependant sauver ceux qu'on aime,
Et vouloir se sauver soi-même,
C'est, je crois, être bon Français !

S C È N E X V I.

R E C U L I N (*seul.*)

Vous verrez que je vais être tout seul de la députation, il n'y a pourtant pas à reculer, il faut se rendre. M. Bayard va, par une résistance téméraire, compromettre les fonds que j'ai dans Mézières ! Les ennemis sont cependant bien accommodans, ils exigent des rations, c'est vrai, mais il faut bien qu'ils vivent ! Ils frappent des contributions de numéraire ! C'est parce qu'ils manquent d'argent ! La preuve c'est qu'ils payent leur dépense en papier,

encore pas toujours, mais c'est égal; il est plus que probable qu'ils la paieront en s'en retournant. Les malveillans calomnient leurs intentions; leurs menaces sont remplies de politesses, de mesure, de philanthropie même, et leurs proclamations démontrent jusqu'à l'évidence qu'il ne nous apportent la guerre que dans des vues pacifiques! On ne veut pas voir ça! . . .

S C E N E X V I I.

R E C U L I N , F A N C H E T T E , P H I L I P P E .

F A N C H E T T E .

Monsieur Reculin, Monsieur Reculin?..

R E C U L I N .

Eh bien! Mademoiselle, ces Dames ont-elles réfléchi; vont-elles se joindre à moi?

F A N C H E T T E .

Je ne sais pas, mais on assure que M. Bayard va se rendre. . .

R E C U L I N .

Enfin!

F A N C H E T T E .

Sur la brèche avec toute la garnison.

R E C U L I N .

C'est un diable que cet homme là.

F A N C H E T T E .

Je vous amène Philippe, qui en venant s'est reposé dans votre maison de campagne et peut vous en donner des nouvelles.

R E C U L I N .

Ah! j'avais bien recommandé qu'on leur ouvrît les portes.

P H I L I P P E .

C'est ce qu'on a fait; et la preuve, c'est qu'ils sont entrés.

R E C U L I N.

Ils ont dû être contents.

P H I L I P P E.

Ah! j'vous en répons, pendant deux jours qu'ils ont passé là, ils ont tout bu, tout mangé, brisé vos statues, enporté l'argent, pillé la maison et brûlé les portes pour se chauffer.

R E C U L I N.

Brûlé! C'est-il possible!

F A N C H E T T E.

Non, Monsieur, rien ne brûle.

R E C U L I N.

Pillé ma maison! Et Madame Reculin...

F A N C H E T T E.

Ils respectent les propriétés.

R E C U L I N.

Ils avaient cependant promis...

F A N C H E T T E.

On ne peut pas promettre davantage.

P H I L I P P E.

Oh! je les ai bien entendus, ils espèrent bien s'en donner encore plus dans Mézières.

R E C U L I N.

Oh ciel! l'amour de la patrie m'éclaire! S'ils entrent, ils prendront le reste de mon argent; Monsieur Bayard a raison, il faut se défendre; nos femmes, nos enfans, le Roi, notre fortune, tout nous crie : *défendez-vous!* Je vais parcourir la ville, enflammer les esprits, prendre moi-même les armes, aucun sacrifice ne me coûte; l'honneur m'appelle et je m'en vais. (Il sort).

S C È N E X V I I I.

FANCHETTE, PHILIPPE, LE PAGE.

P H I L I P P E (*suisant un peu Reculin*).

Eh bien! est-ce qu'il est fou ce Monsieur, l'honneur l'appelle et il s'en va.

F A N C H E T T E.

Le v'là qui fait le brave, à présent que ça le touche! Ils sont beaucoup comm' ça.

L E P A G E (*accourant.*)

Enfin, Mademoiselle Fanchette, je vous trouve seule, je viens vous dire que je n'aime pas votre Philippe.

P H I L I P P E (*revenant*)

Enfin ma petite Fanchette, nous voilà seuls!

F A N C H E T T E.

Tu crois cela toi? (*elle montre le Page.*)

P H I L I P P E.

Eh bien! Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur là?

F A N C H E T T E.

Ne te fâche pas, c'est un petit Monsieur qui me fait la cour.

P H I L I P P E.

Comment, comment, qu'est-ce qui te veut?

L E P A G E.

La même chose que vous, pas davantage.

P H I L I P P E.

Tâtigué! Morgué! Sarpegué! Faut-il que je sois venu dans Mézières pour voir cela!

L E P A G E.

Vous allez partir, vous ne le verrez plus.

F A N C H E T T E.

Ne l'obstinez pas! Il est colère.

L E P A G E.

Je ne le crains pas! Aimer une jolie fille et croire qu'il n'aura pas de rival.

P H I L I P P E.

Ah! C'est donc à dire que j' sommes rival. . . .
Hé bien, attends, sournois de page, j' vas te parler.

L E P A G E.

Voyez un peu le bel homme.

P H I L I P P E.

Bel homme, je suis un homme comme toi!
Entends tu ?

F A N C H E T T E.

Eh bien, eh bien! Est-ce qu'ils vont se battre ?

S C È N E X I X.

L E S M Ê M E S , B A Y A R D .

B A Y A R D .

Allons , Philippe , voilà ta dépêche , prends le chemin des remparts et traverse une seconde fois le camp des ennemis .

L E P A G E .

Vous voilà pourtant parti , bel homme .

P H I L I P P E .

Monsieur Bayard , je ne demande pas mieux que de servir le Roi ; mais je vous en prie , donnez de l'occupation à ce maudit page , parce qu'il fait la cour à Fanchette , et ça me taquine .

B A Y A R D .

Ah ! ah ! Monsieur , vous commencez déjà . Accompagnez Philippe ; suivez-le des yeux jusqu'à ce qu'il soit dans le camp de Nassaw , et venez me rendre compte ensuite de ce que vous aurez vu .

P H I L I P P E .

Eh bien ! tant mieux ! je pars ; mais tu montras ta garde , et s'il y a des rivaux

L E P A G E .

Eh bien ! il n'y aura pas de jaloux . (*Ils sortent*) .

S C È N E X X .

L E S M Ê M E S , M O N T M O R E N C Y , D ' H A N N E B A U T ,
L E S D A M E S *ensuite* .

F A N C H E T T E .

Voilà les deux chevaliers , je vais prévenir Ma-

dame ; aussi bien , je suis curieuse de savoir à qui sera l'écharpe.

B A Y A R D.

Chevaliers , votre sort va donc enfin se décider... Il m'est venu dans l'idée un moyen de consolation pour celui qui ne sera pas heureux.

D ' H A N N E B A U T.

Lequel donc ?

B A Y A R D.

Je vous le dirai , quand il en sera tems.

D ' H A N N E B A U T.

Il serait plaisant qu'il se fût rencontré avec moi !

M O N T M O R E N C Y (à part.)

Jamais il n'en pourrait être pour un cœur épris comme le mien !

B A Y A R D.

Voici ces Dames Que l'amour ne chasse pas Pamitié.

D ' H A N N E B A U T.

Jamais.

M O R C E A U D ' E N S E M B L E.

M A D. D E S A N C E R R E.

Oui , je veux que celui que j'aime
Porte un talisman sur son cœur !

D ' H A N N E B A U T , M O N T M O R E N C Y.

En ce moment quel trouble extrême
Agite et fait battre mon cœur !

B A Y A R D.

ENSEMBLE Nous connaissons celui qu'elle aime
Je prévois quel est le vainqueur.

M A D. D E T A V A N N E S (à part.)

Je partage son trouble extrême
Ai-je donc aussi mon vainqueur ?

F A N C H E T T E (à part , portant la corbeille.)

Je d'vin' quel est son stratagème ,
Pour cacher encor son vainqueur.

MAD. DE SANCERRE (à d'Hannebaut,
en prenant une écharpe dans la corbeille.)

Recevez ce prix du courage,
Qu'il double encor votre valeur !

MAD. DE TAVANNES, MONTMORENCY.

Ciel ! d'Hannebaut est son vainqueur !

B A Y A R D.

Quoi ! d'Hannebaut est son vainqueur !

MAD. DE SANCERRE (prenant une 2^e. écharpe
dans la corbeille et l'offrant à Montmorency.)

Chevalier, recevez ce gage,
De vos succès au champ d'honneur !

T O U S.

Quel est donc son heureux vainqueur !

M A D. D E S A N C E R R E (avec élan.)

Si cette égide tutélaire
Rend les héros victorieux,
Au lieu d'un que j'aurais pu faire,
A mon pays j'en donne deux !
Rien, ne vous est plus impossible,
Armés pour l'Etat et par moi,
Tout Français doit être invincible,
Paré des couleurs de son Roi !

T O U S.

Rien ne nous est plus etc. , etc.

S C È N E X X I.

LES MÊMES, LE PAGE.

(suite du morceau d'Ensemble.)

L E P A G E.

L'Ennemi qui vous assiège,
Vient de tomber dans votre piège,
Philippe est pris !

B A Y A R D.

Amis, partons !

*Tous les Soldats et Chevaliers entrant avec les
Drapeaux et les Bannières.*)

Marchons, marchons !

B A Y A R D.

Enfans, quand le péril approche
Il faut doubler d'ardeur,

Pour vivre avec honneur,
Ou mourir sans reproche !

Partons, partons etc., etc.

T O U S.

Rien ne nous est plus impossible,
Quand nous sommes conduits par toi !
Tout Français devient invincible,
Alors qu'il combat pour son Roi ! (*Ils sortent.*)

M A D. D E S A N C E R R E.

Ils vont chercher la gloire et nous laissent les larmes,
Par nos prières et nos vœux,
Sur leurs drapeaux et sur leurs armes,
Appelons la faveur des Dieux !

(*Les jeunes filles, vêtues de blanc, entrent et chantent avec Madame de Sancerre.*)

Grand Dieu, protège l'innocence,
Que nos accens arrivent jusqu'à toi ;
Et pour le bonheur de la France,
Fais triompher son Roi !

M A D. D E T A V A N N E S.

Rassurez-vous, ma cousine, l'avantage du nombre
sera balancé par la valeur de nos guerriers, et sous
les yeux de leur Roi, les Français d'aujourd'hui
seront encore les Français de Marignan et de Bovines.

M A D. D E S A N C E R R E.

Quelqu'un accourt; vient-on nous apporter des
nouvelles du camp ?

F A N C H E T T E.

Eh! c'est Monsieur Reculin, je crois qu'il est
armé.

M A D. D E T A V A N N E S.

C'est la preuve qu'il n'y a plus de danger.

S C E N E X X I I.

L E S M Ê M E S, R E C U L I N.

R E C U L I N.

Rassurez-vous, Mesdames, nous avons attaqué,

nous avons battu, nous avons poursuivi, en un mot nous avons remporté la victoire.

M A D. D E T A V A N N È S.

Et vous y étiez?

R E C U L I N.

J'y étais, j'y étais, j'y étais! Je me suis étonné moi même, je n'ai pas quitté mon poste; du haut du clocher j'ai tout observé, j'ai senti que dans une occasion pareille chacun devait payer de sa personne.

M A D. D E S A N C E R R E.

Vous pouvez donc nous raconter en détail?...

R E C U L I N.

Tout, je suis encore dans un enthousiasme!

A I R.

Dans un pays tel que le nôtre,
Se battre n'est vraiment qu'un jeu,
Et Reculin tout comme un autre,
Finira par aller au feu.

Il fallait voir dans la carrière,
S'élançer soldats et coursiers,
Il fallait voir, sous leurs bannières,
S'avancer nos preux chevaliers!

La charge sonne,

Le canon tonne;

Pour tout signal Bayard nous donne
Ce cri qui sème et qui bannit l'effroi:
Vive le Roi!

Nous enfonçons de toutes parts;
Nous devenons tous des Bayards....

Nassaw précipite

A l'instant sa suite;

Ils sont vaincus, j'en fus témoin....

De loin.

Dans un pays tel que le nôtre, etc.

S C È N E X X I I I.

LES MÊMES, BAYARD, *ensuite les deux Chevaliers et* MONMOREAU.

B A Y A R D.

Hé bien ! Mesdames, vous savez que la victoire a couronné nos armes.....

R E C U L I N.

Oui, M. Bayard, j'ai tout dit dans le plus grand détail.

B A Y A R D.

J'ajouterai donc seulement que Nassaw a levé le siège de Mézières. Il a voulu un instant résister à mes bataillons ; mais nous avons aperçu de loin les bannières du Roi : c'était un ordre de vaincre, et nous avons obéi.

M A D. D E S A N C E R R E.

Mais, Chevalier, je n'aperçois pas vos deux compagnons d'armes ! (*On les aperçoit dans le fond.*)

B A Y A R D (*à part.*)

Je veux éprouver son cœur. (*haut*) Tous les deux ont fait des prodiges....

M A D. D E S A N C E R R E.

Monsieur de Montmorency !....

B A Y A R D.

S'est exposé beaucoup trop, et....

M A D. D E S A N C E R R E.

Ciel ! serait-il mort !....

B A Y A R D.

Rassurez-vous, Madame, le voici.....

MAD. DE SANCERRE (*avec joie, et s'appuyant sur Madame de Tavannes,*)

Ah ! Chevalier, combien vous m'avez effrayée !

M A D. D E T A V A N N E S (*avec joie.*)

C'est lui qu'elle aime.

B A Y A R D.

Messieurs, l'un de vous devait être l'amant, l'autre l'ami; d'Hannebaut?...

D' H A N N E B A U T.

C'est moi qui suis l'ami!

M O N T M O R E N C Y (*tombant à ses pieds.*)

Quoi, Madame, ils se peut!...

M A D. D E S A N C E R R E.

Levez vous, Montmorency, j'espère que votre ami me pardonnera et m'oubliera.

D' H A N N E B A U T.

Madame, la moitié de ce que vous demandez est déjà beaucoup.

B A Y A R D (*à Madame de Tavannes*).

Ne consolons-nous pas ce pauvre d'Hannebaut!

M A D. D E T A V A N N E S.

On pourrait y penser, mais les consolations sont l'ouvrage du temps.

... M O N T M O R E N C Y.

Mon ami, voilà le premier triomphe que nous ne partageons pas.

D' H A N N E B A U T.

J'en conviens, mais je partage au moins ton bonheur!

S C È N E X X I V et dernière.

L E S M Ê M E S , L E P A G E , P H I L I P P E .

P H I L I P P E (*pleurant.*)

Je veux lui parler, laissez-moi lui parler!

L E P A G E .

Eh bien! qu'est-ce que tu veux, rival, est-ce qu'on pleure aujourd'hui.

P H I L I P P E .

Mon général, je suis bien heureux d'avoir été délivré par vos soldats, mais je suis bien malheureux de ce qui m'est arrivé; ce n'est pas ma faute! Je vous en prie faites-moi grâce!

B A Y A R D.

Que veux-tu dire, relève toi.

P H I L I P P E.

Vous savez ben la lettre dont vous m'avez chargé, et ben en traversant le camp des ennemis, j'ai été arrêté, ils m'ont fouillé; ils ont trouvé la maudite dépêche, je n'ai pas eu le temps de la déchirer et ils l'ont lue, ne me punissez pas..... je vous prie!

B A Y A R D.

Te punir!..... c'est toi qui as sauvé Mézières!

P H I L I P P E (*sautant.*)

J'ai sauvé Mézières! je ne m'en doutais pas.

B A Y A R D.

Au lieu d'une punition, c'est une récompense qu'il te faut.

P H I L I P P E (*prenant Fanchette.*)

La v'là ma récompense, je la tiens!.....

L E P A G E.

Eh bien! Mademoiselle Fanchette, vous la laissez prendre, et moi donc.

F A N C H E T T E.

Oui, j'entends, vous êtes bien gentil, joli vilain petit page, mais c'est égal, j'aime Philippe, j'aime Philippe, c'est décidé.... (*avec un gros soupir.*) J'aime Philippe.

P H I L I P P E.

Oui, bel homme, elle aime Philippe.

L E P A G E.

Monseigneur, le Comte de St.-Paul, qui commande l'avant-garde du Roi, arrive en ce moment; il est chargé de vous remettre le brevet de lieutenant général et le grand Collier de St.-Michel.

T O U S.

Vive Bayard!

R E C U L I N.

En attendant ces justes bienfaits du Monarque,

veuillez recevoir les remerciemens de ces dames, de ces Messieurs, ceux des jeunes filles, des vieillards et particulièrement les respectueux hommages de Claude Reculin, qui certainement . . . certainement est bien guéri de son amitié pour les ennemis.

D' H A N N E B A U T.

Messieurs, unissons-nous tous pour célébrer le courage et la loyauté du Chevalier qui, d'âge en âge, sera le modèle des braves.

B A Y A R D.

Amis, que ceux qui croiront me devoir quelques éloges, me le prouvent en imitant mon dévouement pour mon prince; rassemblons-nous autour du trône, et que les Français de toutes les classes viennent s'unir à leurs frères d'armes, pour achever la délivrance du territoire.

M O N T M O R E N C Y.

Eh! qui ne répondrait pas aujourd'hui à la voix de Bayard!

F I N A L.

M O N T M O R E N C Y.

Epoux et père, au loin n'entends-tu pas
De l'étranger le cri sauvage,
Vers tes foyers ses farouches soldats,
Portent la honte et l'esclavage!
Toi, qui dans tes bras, sur ton cœur,
Veux presser encor ta famille;
Toi, qui veux sauver la pudeur
De ton épouse et de ta fille! . . .

(*Avec le cœur*).

Entends le Chevalier sans peur,
Des murs de Mézières, il te crie:
Viens de ton glaive au champ d'honneur,
Faire un rempart à ta patrie!

R E C U L I N.

Cultivateur, vois brûler nos châteaux,
Vois tomber ton humble chaumière,
Vois dévorer tes moissons, tes troupeaux,
Par ceux qui t'apportent la guerre.
Toi qui, pour nourrir ton pays,
Cultives nos guérêts superbes,

B A Y A R D

Toi qui veux encor pour tes fils
 Récolter d'abondantes gerbes,
 (*Avec le cœur.*)

Entends le Chevalier sans peur. etc.

D' H A N N E B A U T.

Industrieux, utile commerçant,
 Sous l'aile des aigles germanes,
 Les léopards viennent en rugissant
 Comblent tes ports, rivent tes chaînes !
 Toi, dont ils causent les revers,
 Toi, dont le bonheur ne se fonde
 Que sur la liberté des mers,
 La paix et le repos du monde,
 (*Avec le cœur.*)

Entends le Chevalier sans peur. etc.

M A D. D E S A N C E R R E.

Fils de Minerve, ami des nobles arts,
 Vois fumer la torche fatale !
 Vois l'ennemi porter vers nos remparts
 La flamme et la faux du Vandale !
 Toi qu'un juste orgueil transportait
 Quand, sur les rives de la Seine,
 Le Louvre à tes yeux présentait
 Les trésors de Rome et d'Athènes. . . .
 (*Avec le cœur.*)

Entends le Chevalier sans peur. etc.

B A Y A R D.

Peuple guerrier, qui rangeas l'univers
 Sous ta bannière triomphante,
 Vainqueur de tous, souffriras-tu les fers
 Qu'un peuple vaincu te présente ?
 Toi qui d'un immortel essor
 Marchas sans cesse à la victoire,
 Toi dont le sein tressaille encor
 Aux seuls noms de France et de gloire !
 (*Avec le cœur.*)

Entends le Chevalier sans peur,
 Des murs de Mézières il te crie :
 Viens de ton glaive au champ d'honneur
 Faire un rempart à ta patrie !

F I N. 20 51 63